Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

240 | Octobre-Décembre 2007

Milieu insulaire : varia

Marcher en Guadeloupe : pour la construction et l'appropriation d'un « territoire mobile »

Jérôme Pruneau et Danielle Agnès

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/2537>

DOI : 10.4000/com.2537

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 373-391

ISBN : 978-2-86781-425-9

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Jérôme Pruneau et Danielle Agnès, « Marcher en Guadeloupe : pour la construction et l'appropriation d'un « territoire mobile » », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 240 | Octobre-Décembre 2007, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/2537> ; DOI : 10.4000/com.2537

Marcher en Guadeloupe : pour la construction et l'appropriation d'un « territoire mobile »

Jérôme PRUNEAU ¹ et Danielle AGNÈS ²

Consacrer une recherche à la marche en Guadeloupe, c'est convenir de la singularité, de la lisibilité et de l'évolution de cette pratique au cours des vingt dernières années. C'est tenter de comprendre ce qui caractérise ces nombreux adeptes qui, quotidiennement, sillonnent ce territoire, tout en éveillant l'étonnement et la curiosité. C'est aussi identifier les usages et le sens là où certains ne voient que futilité, divertissement, et d'autres, passion (Bromberger, 1998).

En réduisant une pratique plurielle à un mode d'expression particulier, c'est de la marche dite « libre », pratiquée isolément, avec des proches ou au sein d'un réseau informel dont il s'agit et qui constitue un objet d'étude inédit au regard du corpus théorique consulté. Des écrits existent dans les productions théoriques en sciences sociales appliquées au sport en France. Les recherches abordent la pluralité et la comparaison des disciplines, certaines faisant l'objet d'un intérêt particulier de la part des auteurs, en ethnologie notamment (Ségalen, 1994 ; Saumade, 1994 ; Bromberger, 1995 ; Darbon, 1995 ; Saouter, 1998 ; Wacquant, 2000 ; Pruneau, 2003). Concernant les Départements d'Outre-Mer (Dom), l'analyse se concentre sur l'apparition et la diffusion du sport dans un contexte colonial et post-colonial, respectivement

1. Maître de conférences à l'U.F.R. S.T.A.P.S., Université des Antilles et de la Guyane ; membre du laboratoire A.C.T.E.S. (Adaptation Climat Tropical Exercice et Société) et du C.E.R.C. (Centre d'Études et de Recherches Caribéennes) ; pruneau.j@wanadoo.fr

2. Doctorante sous la direction de Jean-Luc Bonniol (I.D.E.M.E.C. Aix-Marseille) et co-dirigée par J. Pruneau ; membre du C.E.R.C. (Centre d'Études et de Recherches Caribéennes) ; danielle.agnes@wanadoo.fr

à la Réunion et en Guadeloupe (Benoit, 1996 ; Dumont, 2002). Mais à propos de la marche, les productions émanent d'auteurs qui ciblent la réflexion autour des multiples modalités de l'activité pédestre (Lacarrière, 1977 ; Lanzmann, 1985 ; Rauch, 1997 ; Le Breton, 2000 ; Paccalet, 2000 ; Solnit, 2002 ; Ollivier, 2005), sans qu'aucune n'aborde le développement de cette pratique en termes de « pratique libre » inspirant images, valeurs et représentations.

Certes, parler d'une activité banale comparé aux graves problèmes qui agitent le social peut surprendre. Pour autant, l'engouement actuel pour la marche se vérifie. Sa recommandation par les institutions en terme de prévention pour la santé en témoigne : le Programme National Nutrition-Santé, le guide d'activité physique pour une vie saine, publié par l'Agence de Santé Publique du Canada, la Journée Mondiale de la Santé en 2002 avec pour slogan « Pour votre santé, bougez ! », bref, la marche comme activités physique, sportive et hygiénique est entrée dans les mœurs au point d'être associée à un effet de mode. La Guadeloupe n'a pas échappé à ce courant moderne. Utilitaire au départ, en tant que mode de déplacement en l'absence d'autres moyens de transport dans l'île, la marche s'est transformée au gré des époques, notamment à partir des années 1950. De la randonnée classique en solitaire ou entre amoureux de la nature jusqu'à la marche « libre » pluri-hebdomadaire à vocation hygiénique et sportive, en passant par la marche athlétique de compétition, cette activité rend compte de la diversité des pratiques en lien avec les attentes de chacun. Ici comme ailleurs, il existe bel et bien de multiples manières de marcher.

Cette étude sur la marche prend naissance par une adhésion inconditionnelle et ancienne du chercheur à la pratique, permettant une observation privilégiée des modalités qui la gouvernent. S'extraire de son lit à une heure très matinale, boire un café, quitter la maison pour aller rejoindre d'autres fervents de la pratique sportive, voilà qui compose l'ordinaire d'un début de journée pour nombre d'hommes et de femmes partageant cet intérêt commun de la marche. Tous ensemble, ils envahissent peu à peu les espaces urbain, péri-urbain et gagnent la campagne. Circonscrit et minoritaire au départ, le phénomène de la pratique sportive matinale et, singulièrement la marche, est rendu visible selon des modalités variées en réponse à des besoins individuels. Ce constat suscite la réaction de l'observateur qui pose un regard critique sur le sujet. Aux motivations personnelle et vision parcellaire du départ s'associe un intérêt général, celui de la démarche réflexive face à l'émergence de nouveaux objets et de nouveaux contextes. Revisiter un objet dont les connaissances sont subjective et intuitive résulte d'un vécu partagé au sein d'un groupe informel de marcheurs. L'histoire de la rencontre avec ce groupe, les événements qui jalonnent son quotidien, de même que la compréhension des enjeux qui le

traversent, sont autant d'éléments qui ont construit cette recherche. Rendre lisible l'invisible, ainsi pourrait-on formuler la volonté d'expliquer ce qui, au-delà de l'explicite et du paraître, mobilise les uns et les autres et fait que le groupe se perpétue, non sans connaître des transformations et traverser quelques turbulences. Vivre les changements, ajuster sa conduite, accepter la critique, entendre les discours contradictoires, découvrir et préserver les individualités, se conformer aux principes au nom de la marche. Il n'est pas un membre qui ne soit passé par ces phases où le doute, la déception, l'inconfort ont pu régner. Pour autant, le plaisir, le besoin, la volonté d'être ensemble dans l'effort et la détente prennent le dessus, en témoigne la stabilité, sinon le développement de ce groupe. La marche fonctionnerait à la fois comme un véritable révélateur sociétal et comme un puissant fédérateur. Si ce postulat se pose, il importe toutefois de montrer comment individuellement et collectivement interagissent un certain nombre d'éléments, tangibles ou non, mais néanmoins riches de sens, conférant à la marche une dimension plurielle. Seule une description ethnographique minutieuse peut permettre le recueil de ces détails qui composent le quotidien : ils relèvent de l'ordinaire, du banal, de l'anodin, et traduisent la réalité du groupe. Ce travail de construction et de traduction suppose une attitude singulière, une observation rigoureuse, une exigence de globalité dans le souci d'accessibilité de l'objet. L'étude de la marche illustrée à partir d'une expérience partagée « ici et maintenant » procède de la volonté du chercheur de produire de la connaissance sur son environnement immédiat travaillé par des logiques sans cesse renouvelées.

En définitive, c'est l'image d'une pratique sportive « libre » et des représentations qui s'y attachent qu'il importe de percevoir par un regard qui se veut attentif au sensible à partir du vécu des participants. Réfutant l'effet de mode qu'on lui attribue de façon générale, il appartient d'aller plus loin en initiant une recherche de sens et en découvrant les ressorts intelligibles qui en constituent le fondement véritable. Ainsi, la marche pourrait s'inscrire comme un moyen de comprendre le global, singulièrement la société guadeloupéenne, en saisissant dans une expérience ordinaire développée par des hommes et des femmes ordinaires, une certaine mise en perspective de la réalité sociale. La description et l'interprétation font apparaître des territoires générateurs d'appartenance à travers la construction d'une mémoire commune et l'émergence d'une certaine forme de sociabilité. Par ailleurs, l'appropriation de ces espaces, la ritualisation qui s'y attache contribuent au marquage identitaire. Dans cet univers relationnel, la marche agit comme un médiateur entre la construction de territoires investis et l'organisation des interactions sociales, préfigurant une interprétation symbolique en termes de lien entre territoire insulaire et identité collective.

I – Du chercheur/marcheur au marcheur/chercheur : appartenir au groupe

Mars 2002, cinq heures du matin, parking du CREPS³, dans la clarté du jour naissant, des habitués se regroupent comme à l'accoutumée dans l'attente des retardataires. Embrassades, conversations animées rendent compte de l'intimité des personnes qui renouvellent ce rituel le lundi et mercredi de chaque semaine. Après deux mois de fréquentation régulière de cet endroit, la scène n'échappe pas au regard exercé du chercheur qui, jusque-là en solitaire, arpente cet espace. Mais ce lundi, le pas est franchi. Abordant l'un des protagonistes, je me présente et signale ma demande de me joindre au groupe. « Il faut voir Christian ! ». La demande est reformulée au dénommé et rendez-vous est pris dès le lendemain pour évaluer les « compétences ». Trois hommes sont présents le lendemain matin. L'accueil se limite à une poignée de main et à l'indication du parcours. Le rythme de la marche s'adapte, au départ, à l'échange ; chacun se présente. Christian me donne une vue d'ensemble du groupe, son fonctionnement régulier en semaine et le samedi, les lieux de rendez-vous et les circuits habituels, sa composition globale (nombre approximatif, professions), tout comme il m'explique les origines du groupe :

« Nous faisons du sport dans une salle de gym et nous avons décidé de marcher pour compléter les entraînements. Après la marche, on faisait une heure de gym sur de la musique africaine, cela se passait à Morne-à-L'Eau, le samedi matin. C'est pour cette raison que le rendez-vous est pris à Morne-à-L'Eau tous les quinze jours et que le groupe a été baptisé "Les Marcheurs du Samedi" ».

Puis, rapidement, l'accent est mis sur le rythme soutenu qui d'ailleurs se vérifie presque aussitôt. Le groupe se scinde, deux des hommes filent en avant tandis que « Tonton », le plus âgé des trois, accordant ses pas aux miens, détend l'atmosphère en donnant la blague. L'écart se creuse, « l'épreuve » se termine, les premiers arrivés attendant sur le parking. Le test s'est avéré positif, je peux me joindre au groupe dès le lendemain. Par la suite, je vérifierai que cette entrée sur épreuve dans le groupe n'était pas la formule habituelle, davantage consacrée par cooptation. Depuis, des relations étroites se sont tissées par les échanges spontanés ou organisés en périphérie. Mais si des affinités se dessinent en parallèle du groupe, lors des rencontres, la marche reste le mobile agissant qui transcende les rapprochements individuels et régule la dynamique. Elle convoque les uns et les autres dans le dépassement de soi, la convivialité, le respect, et constitue une emprise dont on s'étonne soi-même. Rien ne semble s'opposer au plaisir de partager ces moments intenses tant physiquement qu'émotionnellement si ce n'est l'empêchement

3. Centre Régional pour l'Éducation Populaire et Sportive.

en raison de circonstances personnelles. En fait, la marche est vécue comme bénéfique sollicitant le corps et apaisant l'esprit, comme indispensable ravivant le besoin toujours plus pressant, comme inextinguible mêlant plaisir et effort. À ce titre, elle invite l'individu à un calcul dans la recherche de ses intérêts les plus immédiats : entretenir la forme, se défouler, partager de bons moments... Le groupe cristallise ces intérêts en conjuguant les attentes de chacun et en favorisant leur expression. Il constitue un cadre contenant qui stimule et organise l'action en préservant son autonomie. Son caractère informel est souvent évoqué : pas de dirigeant, pas d'aspect financier, pas de compte à rendre, chacun est responsable et libre. Les contraintes sont vécues comme une initiative personnelle en lien avec la motivation et l'engagement ; elles sont consenties au niveau collectif sur le fondement de l'appartenance qui suppose l'intégration des valeurs repérées et partagées. De la marche ou du groupe, il est difficile de distinguer les intérêts et l'attachement paraît équivoque. À travers ce tableau bigarré se dégagent des situations récurrentes, plus ou moins confuses où les émotions, les solidarités se dévoilent dans leur plus simple expression. Comment comprendre cette authenticité des relations où chacun semble trouver sa place, cette connivence qui préside les rencontres ? Si l'interrogation reste entière et la curiosité impérieuse, une démarche s'impose pour élucider ce quotidien ordinaire gouverné par la marche, l'effort physique consenti et éprouvé collectivement. L'observateur/marcheur se veut désormais marcheur/observateur afin de comprendre les interactions qui se jouent dans ces espaces signifiants guadeloupéens qu'arpentent les marcheurs comme autant d'espaces construits, de lieux repérés, de territoires partagés.

II – La construction d'un « être ensemble » signifiant

Par définition, la marche fait référence à la mobilité puisqu'elle évoque le déplacement dans le temps et dans l'espace de l'individu, voire d'un groupe selon des usages sociaux différents. Plusieurs types de rassemblements scandent la vie du groupe et répondent à la demande des uns et des autres en matière d'activité physique, d'échanges, de partage. Cet équilibre est créé à travers des rencontres à géométrie et à géographie variables. Le groupe prend une première configuration trois fois par semaine (les lundi, mercredi et jeudi). Le rendez-vous est alors fixé à 5 heures sur le parking de la plage du Gosier pour un circuit d'une heure dans la ville. Après quelques mois, il est repéré dans le paysage familial et matinal. Les personnes croisées régulièrement lui accordent un certain intérêt à l'exemple de cette dame qui dispose son étal, ceux qui attendent le transport en commun, les femmes qui se dirigent vers la plage équipées de leur « frite » pour l'aquagym, le boulanger qui apporte ses viennoiseries dans la pâtisserie du coin... Selon les jours, la participation est

variable, mais le mercredi semble prisé (jusqu'à 17 participants contre une dizaine les autres jours). Pour autant, le samedi reste le moment fédérateur, 25 à 35 participants prenant le départ à 5 heures 30 au lieu de rendez-vous fixé le samedi précédent. Après s'être cantonné à la région de Morne-à-l'Eau, le groupe a élargi ses horizons aux communes limitrophes et au nord Basse-Terre : Les Abymes, Gosier, Petit-Bourg, Sainte-Rose sont désormais investis. La préférence est donnée aux chemins de campagne et à la découverte des paysages. Les itinéraires sont repérés à l'avance par des membres responsables. Si la diversité est recherchée, certains parcours sont reconduits et constituent des invariants. Tout comme les différents temps balisant la pratique, ces invariants confirment une certaine appropriation de l'espace entendu comme des territoires d'identité et d'appartenance (Bonnemaison, 1999). La durée des parcours et les difficultés sont variables : entre deux et trois heures, plats, faux plats, pentes douces ou abruptes s'enchaînent, quelquefois maîtrisées ou annoncées mais parfois ignorées. Quoi qu'il en soit, « les marcheurs du samedi » sont réputés bons marcheurs et parfois les membres d'autres groupes viennent se « frotter » à eux. C'est l'occasion de rappeler l'existence et la variété des constellations autour de la marche en Guadeloupe. Les différents groupes se croisent dans le paysage et développent des liens de sympathie. Des invitations sont lancées et certaines rencontres sont animées. Ainsi, sous le couvert de la plaisanterie, on assiste à de véritables compétitions implicites ; il s'agit de se donner « une leçon » entre marcheurs, de se donner le change entre connaisseurs, de mesurer les performances. Les arrivées se passent dans la bonne humeur et sont l'occasion de se vanter, de se taquiner. Il arrive parfois que les esprits s'échauffent, que les susceptibilités se froissent mais le collectif intervient pour ramener la raison. L'observation montre qu'en ces circonstances, les individus appartenant aux groupes respectifs font bloc face à « l'adversaire » momentané. Les identités collectives marquent les appartenances et soulignent les différences. Cette configuration se retrouve parfois en interne entre les membres lors des sorties et suggère alors le caractère individuel attaché à la performance sportive mais encore la rivalité entre les genres. La compétition actuelle est le fait des hommes qui cherchent à faire la différence mais parfois les femmes se prennent au jeu. Reconnues comme les meilleures, elles ont le soutien des autres pour sauver la cause féminine. On assiste alors à des échappées improvisées où l'honneur est en cause. Ces pointes de « vitesse » sont repérables dans le temps, souvent lancées peu après le départ jusqu'à la mi-parcours et à quelques kilomètres de l'arrivée. Le reste du groupe assiste à la scène, cherchant pour les uns à les rattraper, pour les autres à maintenir la cadence ou encore à lâcher prise. Il arrive parfois que les écarts soient tels que les passants ou résidents du coin se sentent en demeure de signaler la distance ou la direction : « *Yo lwen douvan*,

yo fè pa-la »⁴. Ces jours-là, les remarques traduisent l'agacement, la déception vis-à-vis du groupe qui, dans l'instant, n'en est plus un : « C'est pas la peine, il n'y a plus de groupe », « Si ça continue ainsi, je ne viendrai plus ». Pourtant, aucune mise au point n'est faite à l'arrivée sinon quelques réflexions lancées par dépit, mais le ton n'est pas vraiment à la colère :

« C'est sûr que j'ai baissé mon rythme, avec le temps, je n'ai plus le même dynamisme, mais par ailleurs le rythme du groupe a augmenté. J'aurais pu ne pas venir, mais ça me fait du bien. »

On a l'impression qu'il convient d'éviter les sujets qui fâchent et qui pourraient entraîner des conflits. Car dans l'ensemble, c'est un sentiment de satisfaction qui prévaut, voire une certaine fierté à s'être surpassé. Le groupe entretient une image, les membres se qualifient entre eux de « fous », de « défoncés », « d'enragés », dans la plus grande camaraderie. Chacun se défend de faire de la compétition : « C'est juste pour s'amuser, pour blaguer » ; certains cherchent à se justifier : « Aujourd'hui c'est pas la forme, je vais à mon rythme », « Ça y est, j'ai fait mon show ». Sans crier gare, l'esprit sportif prend insidieusement le pas à l'insu des membres refusant toute idée de performance entre eux. Comme par hasard, quand le rythme s'est avéré infernal lors d'une sortie, la fois d'après le groupe module son rythme de manière à retrouver une certaine unité et une cohérence vis-à-vis des valeurs initiales. Les esprits se calment momentanément jusqu'au prochain numéro. Au-delà de ces semblants de querelles, un principe est toujours respecté, celui de ne jamais laisser quelqu'un seul. Il s'avère que ce sont souvent les mêmes qui se dévouent, mais là encore, il n'est pas bon de faire des « vagues » et des réajustements sont observés par la suite. Le groupe conditionne la pratique au point que les deux se confondent. Empruntant des propos concernant la passion du jeu, le cadre où il s'exerce serait aussi important que l'activité elle-même : « certains y trouvent une raison d'être, un lieu où « vivre », une sorte de famille d'accueil » (Achour, 1998 : 341). Le lien social est ici travaillé à l'aune des nombreuses théories contemporaines qui prône la tendance à sa re-construction et à sa réinvention. La mise en évidence et l'étude, ces dernières décennies, de nouveaux réseaux de sociabilité, font apparaître les conditions de leur émergence et leur finalité. Ces groupes informels fleurissent dans tous les domaines et présentent des caractéristiques identiques à tout groupe social, en l'occurrence les groupes primaires que constituent la famille, le quartier, l'association. Les liens développés résultent d'un sentiment commun qui conduit fortuitement les individus à dépasser leur antagonisme pour des raisons ayant trait à la volonté de préserver l'unité. Les activités exercées en dehors du cadre classique, ressemblent étrangement aux « ensembles

4. « Ils sont loin devant, ils sont passés par-là. »

populationnels cohérents » décrit par Bouvier (2005) quand il évoque les « nouveaux liens sociaux », tandis que leur dynamique secrète de la similitude en interne et de la différence vis-à-vis de l'extérieur : elle engendre le « nous autres ». La production de sociabilité peut se comprendre selon plusieurs mouvements entre la progression des liens et l'inter-connaissance jusqu'au sentiment « d'exister ensemble » qui n'exclut pas la singularité, en passant par les affinités fortuites, inattendues, ponctuelles et circonstanciées plus ou moins durables. Ces conclusions complètent les apports de E. Goffman (1992), de F. de Singly (1997) et M. Segalen (2000) sur la question du lien qui traverse le social en recomposition. Elles corroborent les travaux de G. Balandier (1988) et Y. Le Pogam (1994) qui veulent rendre compte de la dynamique du social en considérant la société dans son inachèvement.

La manière dont le groupe, à différentes échelles, organise et utilise l'espace, assure le développement et le maintien des liens, peut se concevoir comme une enveloppe identitaire qui enrichit le sentiment d'appartenance. Il est invoqué comme source de légitimité, base arrière de mobilisation, territoire de mise en œuvre de la pratique pédestre dont l'exploration contribue à dégager une entité signifiante. La marche, constitutive de cet ensemble, prend valeur heuristique en ce qu'elle renferme des composantes qui sont autant de territoires à découvrir.

III – La marche : une succession de territoires investis et réinventés

Ces dix dernières années ont vu le retour en force du mot « territoire », accompagné d'une extension de sens. Pour les chercheurs en ethno-géographie, le territoire constitue le point d'ancrage où « s'enracinent les valeurs et se conforte l'identité » d'une communauté (Bonnemaison et *al.*, 1999, p. 249). En décomposant l'activité en une succession de territoires « vécus » et « réinventés », il s'agit de saisir le processus d'appropriation collective qui fonde l'appartenance. Trois temps se distinguent et constituent des invariants dans le déroulement de la pratique : « l'avant » qui structure les premiers contacts, le « pendant », c'est-à-dire le parcours proprement dit, « l'après », composé des réconforts et de l'évaluation. Aire de mouvement, espace mobile, la marche prend sens à travers son contenu, essentiellement les relations sociales, qui comporte le marquage des différents éléments du « milieu », processus que C. Raffestin qualifie de « sémiotisation de l'espace » (1986, p. 181). Ici successivement seront détaillés le « parking », « le parcours », le « *bokantaj* »⁵ comme autant d'éléments qui délimitent la pratique.

5. Terme créole pour signifier le partage, l'échange des impressions mais encore des boissons ou autres collations apportées.

1 – Le parking : matérialisation du groupe et appropriation de l'espace

Les rendez-vous des rencontres sont établis : Gosier en semaine, Morne-à-L'Eau une fois sur deux le samedi, et les autres communes ponctuellement ou programmées sur l'année. Ces lieux de rendez-vous sont dénommés : « parking de la boulangerie », « parking de l'ancienne école », « parking de "La Glacière" », « parking de "La Cascade" », « parking de la plage ». Si des précisions sont apportées à la demande des nouveaux, généralement ces endroits constituent des repères connus de l'ensemble. Le parking est avant tout l'espace physique qui permet le stationnement des voitures. Chaque participant arrive souvent seul, hormis quelques-uns (4 à 5) qui préfèrent le co-voiturage. Les arrivées s'échelonnent sur la dizaine de minutes précédant le départ ; des habitudes sont notées : les mêmes sont là avant l'heure ou dans les temps impartis, les retardataires se précipitent en dernière minute. Il arrive que certains rejoignent le groupe qui a déjà « démarré », ou repartent, faute de savoir quelle direction a été empruntée. À Gosier, en semaine, à la faveur du circuit habituel, les retardataires prennent le train en marche. Les membres sont en quelque sorte étiquetés en fonction de leur ponctualité, ce qui suscite des remarques : « Si D. n'est pas encore là, c'est qu'elle a eu un problème » ; « M.D. ne va pas tarder » ; « Ce n'est pas la peine d'attendre M. ». Le groupe se compose sur le moment ; deux ou trois membres traînent en longueur afin d'attendre les retardataires d'un jour qui s'excusent : « Merci de m'attendre, j'ai eu une panne d'oreiller », la jonction avec les autres s'opérant au pas de course.

L'observation laisse apparaître une sorte de procédure dans l'agencement des véhicules sur le parking. Autant que possible, les mêmes places sont occupées, laissant fuser les réflexions envers celui qui n'aurait pas respecté l'ordre des choses : « Celui-là ne sait pas qu'il ne doit pas se garer à ma place ». Derrière le ton ironique, l'autre est intrus, « étranger ». Cette situation est particulière aux regroupements en semaine, les lieux de rencontre du samedi ou du dimanche étant généralement libres, compte tenu de l'heure matinale. Cependant, ces jours-là, le stationnement est géré par l'un ou l'autre des membres, arrivé en premier. B. assume bien cette tâche, vérifiant que les voitures se garent en rangs serrés, laissant de la place pour les derniers.

La discipline est de rigueur, les véhicules sont alignés le plus souvent dans le sens du départ et côte à côte. Cet autocontrôle des membres indique le respect et l'attention entre eux, valeurs sous-tendues et vérifiées par ailleurs. Mais le parking, c'est encore le lieu des retrouvailles, toujours chaleureuses : on s'embrasse, on s'étreint, on échange brièvement des nouvelles : « Ça fait plaisir de te revoir. » Les intéressés sont sensibles car les propos ne

sont jamais inquisiteurs, et cherchent à vérifier que tout va bien. Si le parking n'est pas investi durablement comme après le parcours, les éléments relatifs à l'appropriation et à l'occupation de l'espace physique ainsi que l'ébauche des rapports sociaux en font pourtant un territoire affectif qui scelle le groupe et permet de l'identifier : on se reconnaît. Les processus de « sémiotisation » et de « traduction » mis en œuvre procèdent de la récurrence des comportements, participant de la socialisation et d'une forme de culture qui émanent de la rencontre. Ces éléments décryptés peuvent se comprendre comme la première étape d'un rituel de passage (Van Gennep, 1909), constituant une phase de séparation d'avec la structure privée (sociale et familiale). Ils signifient l'entrée dans un temps pour soi, dans un « entre-nous », où chacun est en communion avec les autres à travers une démarche choisie. À partir de ce moment et jusqu'à l'arrivée, la relation à l'autre est engagée et même si les conversations s'arrêtent à l'occasion de l'effort notamment, des liens sont désormais tissés. Le parcours proprement dit devient par la suite un territoire maîtrisé, mais sans cesse réinventé.

2 – Le parcours : un circuit à la fois unique et identique

Aucun parcours ne ressemble à un autre. Pour autant, des éléments constitutifs à l'organisation interne balisent la marche et transforment l'ensemble en territoire mobile. Ce constat est valable alors que parfois les itinéraires sont reconduits et connus de la plupart. Les lieux sont chargés en souvenirs et les anecdotes en témoignent : « Tu te rappelles la fois où je me suis baissée pour me soulager, il y avait un monsieur qui a ouvert sa porte » en désignant une case qui semblait à l'abandon. Les conversations vont bon train, elles concernent les faits d'actualité : « Vous êtes allés voir l'A 380 ? », portent sur le travail des uns, sur les recettes de cuisine des autres. Les hommes ont tendance à se regrouper, ralentissent alors le rythme et discutent de la gent féminine. Les propos se font à voix basse et le ton est sérieux. À l'inverse les femmes profèrent des reproches à l'égard des hommes à voix haute et sans retenue : « Tous les mêmes, il n'y a pas un pour sauver l'autre. » Sous couvert de la plaisanterie, la rivalité bien connue entre les genres se dessine, le groupe reproduisant le schéma classique et peut-être plus marqué dans les sociétés créoles où les rapports homme/femme souffrent encore d'un passé douloureux⁶. Parfois, les conversations cessent durant l'effort, chacun se concentre : les bras entraînent le mouvement, le souffle est haletant, le corps penché en avant lorsque ça grimpe. Une impression de force se dégage, les pas martèlent le sol, la communion est totale. Puis, progressivement, la tension se relâche

6. L'esclavage habite encore l'inconscient collectif qui retient les places dévolues à l'homme et à la femme esclaves, et véhicule les représentations collectives sur le couple et la famille.

et les paroles reviennent. Ainsi, la dynamique de groupe est fonction de la topographie du terrain qui suggère tantôt l'effort physique, tantôt la décompression. Cette « architecture » se dessine au gré des difficultés rencontrées et, en cela, chaque marche est une succession unique d'instantanés relativement identiques.

Le parcours est souvent à découvrir. Laissé à la charge de connaisseurs qui en ont fait une reconnaissance, il arrive cependant qu'on s'égare. Dans ce cas, les réactions ne se font pas attendre, les propos sont mitigés entre bonne humeur et mécontentement. C'est là une question d'habitude, le parcours faisant l'objet de critiques régulières qui stigmatisent leurs auteurs. Mais la rancune ne dure que le temps des déconvenues et les remarques sont vite oubliées. Un samedi, B. a pris soin de baliser le parcours en inscrivant les initiales MDS sur le macadam à la peinture rouge – marquage physique comme appropriation du territoire ? –, le but avoué étant que chacun aille à sa guise en suivant les flèches, tout en respectant toutefois le mot d'ordre : « *Pon moun pa dwèt rété sèl*⁷ ». Ce jour-là, le regroupement s'opère à la pause sans que certains n'aient jamais pu rejoindre le peloton de tête avant celle-ci, le groupe s'étant éparpillé au gré des possibilités et décisions de chacun. Tout au plus on observe quelques échappées timides, le climat est alors à la contestation ou à la résignation. Le moment de la pause à mi-parcours permet le retour au calme des corps et des esprits, l'heure est aux étirements, à la récupération et à la restauration. Le ravitailleur de service est au rendez-vous, il distribue eau et fruits (bananes, oranges, canne à sucre). Ailleurs, une table attend les membres : installée devant l'épicerie du coin, on y trouve de l'eau, du jus, des pommes et des oranges coupées, des croissants, un vrai festin offert par E. qui dirige les opérations. Habituellement, la première pause est aussi l'occasion d'échanger des informations, de présenter les nouveaux venus, de faire le point. La parole est libre et les « responsables », membres faisant autorité, profitent du moment pour rappeler certaines consignes, préciser quelques valeurs, dénoncer des faits ou comportements précédents. Chacun prend acte de ces propos, quelques remarques sont formulées, des précisions sont apportées, sans que personne ne soit visé ou affecté. La régulation du groupe est ainsi assurée et l'équilibre préservé par ceux qu'on pourrait définir comme les « gardiens du temple ». Jouant pleinement leur rôle, ils se sont généralement entretenus auparavant et font preuve de stratégie et de tact. Ils sont reconnus à ce titre et ont la faveur de tous, sans pour autant être désignés de façon formelle comme des dirigeants. Ils refusent d'ailleurs toute distinction et agissent selon les principes fondateurs du groupe qui se défend d'une quelconque institutionnalisation.

7. « Jamais personne ne doit se retrouver seul. »

Les marcheurs s'ébranlent ensuite pour la deuxième partie du parcours. Le rythme modéré pendant les kilomètres suivants va crescendo pour les plus motivés jusqu'à la deuxième pause. Ils annoncent : « *Nou ka mèt on dan !* »⁸ Il arrive parfois que les femmes se portent à l'avant, les hommes restant groupés à l'arrière. Soudain, une voix s'élève : « *Lésé sé famn-la fè nonm a yo !* »⁹. Une fois de plus la différence entre les genres est soulignée, les hommes concédant quelques longueurs aux femmes, avec la ferme intention de leur donner une leçon. Ce qui ne tarde guère, s'employant généralement à effectuer un dépassement en force. À ce jeu-là, certaines femmes riposent et n'entendent pas leur laisser ce plaisir. Les efforts se multiplient sur le bitume, mais l'utilisation des axes routiers nécessite la prudence. Des appels sont lancés par ceux qui, à l'avant ou à l'arrière, entendent ou voient arriver le danger : « Voiture ! » Le mot circule l'espace d'une seconde. Des gestes sont faits à l'intention des chauffeurs afin qu'ils ralentissent l'allure, la sécurité est l'affaire de tous. Pour autant, il apparaît une volonté celée d'utiliser la chaussée, en témoigne son occupation au détriment des trottoirs existant parfois. Le caractère compact du groupe, l'envie de converser, l'emporte sur la nécessité de marcher les uns derrière les autres. Au mépris parfois des véhicules, l'espace est investi, voire revendiqué : « *Ka sé moun-la ka komprann, lari-là sé ta yo* »¹⁰ ! Si le propos surprend, on peut néanmoins y lire la traduction d'une représentation symbolique accordée à la marche et au sentiment de puissance qu'elle procure. En occupant ainsi la route, le groupe semble détenir des droits sur le sol, la marche participant d'une démarche d'appropriation de l'espace. La même attitude est observée lors des pauses et les marcheurs installent leur quartier, affichant leur possession des lieux. Le nombre de ces pauses est fonction de la distance à couvrir : entre deux et trois le samedi ou le dimanche, entre une et deux en semaine. Les modalités diffèrent en raison du temps imparti, mais leur ritualisation fonde l'esprit de groupe. Ces temps de regroupement, aussi brefs soient-ils, permettent avant tout la cohésion et les échanges. Généralement, le samedi, la dernière pause intervient à une trentaine de minutes de l'arrivée. Les derniers se font parfois attendre, ce qui permet aux autres de récupérer et de discourir sur leurs exploits du jour. C'est aussi l'occasion de définir le lieu de rendez-vous de la prochaine sortie avant de lancer « la machine » pour la dernière demi-heure : « *Konsa yé là, chak moun ka woulé pou kó ayo* »¹¹, rendez-vous à l'arrivée ! » La suite se veut compétition pour certains qui cherchent à remettre les pendules à l'heure, détente pour d'autres qui avouent avoir assez donné. Les arrivées s'échelonnent parfois entre cinq et quinze minutes des premiers. La matinée est engagée : la circulation se fait

8. « On passe à la vitesse supérieure ! »

9. « Laissez les femmes imiter les hommes ! »

10. « Les gens croient que la rue leur appartient ! »

11. « À partir de maintenant, chacun roule pour soi ! »

plus dense, les lieux s'animent et les passants rencontrés nous interpellent. Les commerçantes, installées sur le marché, saluent la participation des femmes : « *Zot sé dé madanm solid, pa lésé sé nonm-là bat-zot* ¹² ». L'esprit de rivalité entre les genres s'exprime là encore, à travers le discours populaire, preuve s'il en était besoin, de sa récurrence dans l'imaginaire social.

Tous les participants ayant regagné le parking, l'heure est alors aux réconforts et, pour les plus pressés, à la séparation anticipée en raison de contraintes personnelles. Les autres, la majorité des participants, se regroupent, le temps de mettre en commun les sensations vécues tout en se restaurant.

3 – Bokantaj : Kamo, d'lo coco é ji a gogo ¹³

À la fin de la marche, le parking est réinvesti de manière différente. Il constitue un véritable territoire chargé d'affects où les membres procèdent au partage des faits qui ont émaillé la marche. Les conversations s'animent autour de la dégustation d'eau de coco et autres collations (eau, limonades, jus, gâteaux, petits-fours, salade de fruits) laissées à l'initiative des membres ou anticipées par l'organisation (photo 1). Certains se dirigent vers les voitures pour changer de tenue, de chaussures. La traditionnelle glacière est sortie du coffre de la voiture et son propriétaire invite à se servir. Dans le même temps,

Photo 1. – Bokantaj, le temps du partage.

12. « Vous êtes des femmes vaillantes, ne laissez pas les hommes vous devancer. »

13. Le partage : échange de paroles, eau de coco et boissons à volonté.

le rassemblement s'opère autour du camion de O. qui régulièrement fournit le groupe en cocos. Là, les plaisanteries et autres propos grivois vont bon train au sujet de la consommation de ce fruit, dont le nom évoque « l'attribut mâle » en créole. Tout prête à commentaires : « Coupe pour moi ! »¹⁴ ; « J'aime ça ! », « Tu le préfères dur ou mou ? ». Les rires fusent, la bonne humeur s'exprime. Parallèlement, les uns vantent leurs exploits, refont la marche à l'intention des autres qui les taquent, ajoutant leur part d'émotions. Ce temps d'échanges où le parcours devient discours, constitue la mémoire du groupe et participe au sentiment d'appartenance identitaire. Les propos se renouvellent lors des rencontres suivantes en termes d'anecdotes qui, ajoutées les unes aux autres, retracent l'histoire commune, la complètent, la prolongent et l'écrivent. Les conversations, plus individuelles, entre membres qui ont l'habitude de se voir en dehors du groupe, sont l'occasion de parler du week-end ou d'envisager des sorties ensemble. I. profite de ce rassemblement pour vendre les produits de son jardin : les *ka manioc*¹⁵ récoltés sont amassés dans le coffre de sa voiture et pesés au bon vouloir de chacun.

À Morne-à-L'Eau, le groupe est connu. Le parking de la boulangerie donne ainsi lieu à des pratiques connexes : achat de petits pains, de pastèques ou d'ananas selon la saison. Des marchands ambulants, installés dans ce lieu animé, ajoutent à cet espace rythmé d'éléments récurrents. La sociabilité créée entre les marcheurs s'exprime à l'endroit de « l'autre » qui partage « l'environnement ». Le territoire initialement étanche qui composait, jusque-là, la marche et ses différents temps appartenant aux seuls participants, devient progressivement perméable. Cet agencement territorial se referme au profit d'un retour au monde ambiant, à la réalité quotidienne. Le parking qui au départ de la marche abritait un rite d'agrégation, représente dès lors, un espace de rite de désagrégation au travers duquel chacun sort du groupe, de la spatialité et de la temporalité de la marche. La plupart se dirigent vers leurs voitures, les portières claquent, les mains s'agitent en signe d'adieux. Quelques attardés prolongent l'instant dans ce « sas » qui se referme et marque la fin de la rencontre. On observe que ceux qui restent sont ceux-là mêmes qui constituent les référents du groupe. Au sortir de cette configuration socio-spatiale, ils cherchent à tirer les conclusions et à anticiper la fois prochaine. B. apporte des précisions lors de notre entretien :

« Ce que tu ne sais pas et que les autres aussi ignorent, c'est que nous pouvons rester là encore une heure à faire le point et à envisager quelques réajustements. »

En compagnie de J-C., P. et R., il veille à l'unité et à la pérennité du groupe.

14. Couper, expression martiniquaise, partagée en Guadeloupe, qui veut dire copuler.

15. Tubercule local voisin de l'igname (ne pas confondre avec le manioc qui sert à faire les cassaves).

Donner un sens à la pratique pédestre nécessitait de l'appréhender sous la forme d'une entité compréhensible la reliant au groupe qui en constitue le support. Toutefois, il convenait de distinguer les deux afin de montrer les intrications qui permettent de la définir en terme de production sociale où s'élaborent les échanges entre membres et ceux avec « les autres ». Étrangers au groupe, ils désignent l'altérité (passants, marcheurs organisés en association ou encore isolés, automobilistes, conjoints, etc.) et participent à la définition du groupe, à son identité. La mise en évidence des éléments récurrents fait apparaître un espace signifiant décomposé en territoires « vécus » qui caractérisent « l'être ensemble » et l'appartenance au groupe. À l'exemple d'une grande famille reconstituée, il s'agit de veiller au maintien des liens et à l'équilibre du collectif en conjuguant les attentes des uns et des autres. Les valeurs et les principes sont sauvegardés à travers une organisation qui se veut tacite, mais néanmoins opérante. L'observation montre un attachement quasi inconditionnel, une « fusion affective » qui rassemble les individus et crée un sentiment d'appartenance. La ritualisation des espaces-temps représente des repères qui scandent l'activité et identifient le groupe. Le caractère informel recherché, voire revendiqué, consiste à une adhésion « libre » et sans condition autre que le respect mutuel et la résistance à l'effort. Cette dernière dimension s'impose car elle signe la particularité de la pratique au-delà de la convivialité qui préside aux rencontres. Le groupe se veut ouvert à tous, pour autant sa composition se limite à des passionnés qui recrutent à leur tour des adeptes dont ils mesurent la capacité à soutenir le rythme plutôt effréné. Ce principe de cooptation induit un critère d'âge qui varie entre 35 et 65 ans. Il arrive que certains invitent des plus jeunes (adolescents ou jeunes adultes) qui composent leur entourage, mais leur présence reste ponctuelle et occasionnelle.

Cette réflexion sur la marche s'est nourrie de l'appartenance du chercheur à cet environnement familial. L'activité pédestre, naturelle par essence et somme toute banale, connaît depuis ces deux dernières décennies, une évolution particulière. Au regard d'une idéologie hygiéniste qui traverse les sociétés occidentales, des campagnes de sensibilisation sont organisées. Elles recommandent l'activité sportive en matière de santé et la marche en particulier, car accessible à tous et ne nécessitant pas d'équipement particulier. L'essor de la pratique, en Guadeloupe, se manifeste à travers les nombreux adeptes, isolés parfois, mais généralement groupés, qui sillonnent le territoire. Au-delà de l'explicite évoqué, sous-tendu par la recherche de « forme » et de « bien-être », il importait d'analyser et de comprendre le phénomène. L'exercice visait donc à définir l'objet et faire un état des lieux de la recherche dans ce domaine. Il a permis de réaliser combien cet objet était vaste et complexe, la marche connaissant de nombreuses acceptations et modalités

diverses qu'il s'agissait d'appréhender. Son histoire universelle correspond à un mouvement de l'Humanité qui se décline au plan local, chaque société, à une époque donnée, pouvant en témoigner. Si la marche a été abordée jusqu'ici selon des angles particuliers, des critères statistiques à travers les enquêtes nationales relatives aux activités physiques et sportives, elle apparaît encore en filigrane dans les travaux consacrés à la sociologie du sport. Elle rencontre dans ce paradigme une résonance dans le champ des pratiques nouvelles qui se déploient dans le sport contemporain. Se défendant de toute institutionnalisation, ces innovations ludosportives constituent de véritables productions sociales qui mettent en avant les notions de plaisir et de convivialité, en lieu et place de la compétition et de la performance. Toutefois, les écrits relatant des expériences personnelles ou collectives, s'intéressant au macro-social, ne satisfaisaient pas l'entendement du marcheur rompu à la pratique entre passionnés. Un écho au questionnement pointait dans la littérature ethnologique, où les recherches privilégient l'analyse des rapports interpersonnels et révèlent la richesse du banal et du quotidien. Il convenait dès lors de revisiter une pratique régulière, perçue intuitivement et de se positionner en qualité de chercheur. La rupture épistémologique recommandait la construction d'un cadre et une vigilance obtenue grâce à une méthodologie rigoureuse : l'ethnographie. C'est donc une aventure inédite, vécue au quotidien, avec des personnes connues qui a présidé à ce travail. L'authenticité des situations et des rapports entre les individus n'a pas été entravée, au point que l'observateur participant a pu parfois se confondre avec le marcheur passionné. Pour autant, les observations recueillies et les matériaux interprétés traduisent les instants d'un « entre-soi » rendu possible par le travail réflexif et l'écriture. Peu à peu se sont dessinés les contours d'un espace signifiant dans lequel la marche et le groupe s'imbriquaient, s'agencant sous la forme de territoires. Repérés dans le temps et dans l'espace, appropriés, ils organisent les échanges et fondent l'appartenance. La convivialité entretenue traduit la nature du lien social remanié en vue de créer une identité collective. Ainsi, la communauté qui se construit autour de la marche permet de « rendre compte d'une constellation d'actions, de sentiments, d'ambiances spécifiques » (Marié, 1986, p. 149). La marche serait un lien, un lieu de consensus, intervenant dans des espaces chargés de sens, ponctués de rituels. La manière dont le groupe, à différentes échelles, organise et utilise l'espace est significative d'un système de représentation qui met en ordre, rend complémentaires et solidaires les choses de façon dynamique. Tout est mis en relation, le groupe développant des valeurs qui assurent sa cohérence et fondent son identité. La pratique devient un territoire maîtrisé dont chacun connaît les ressources et qui est jalonné de repères précis, incarnant un univers mobile et libre. Cette relation essentielle entre un territoire reconnu comme tel par un groupe et l'identité qu'il se construit et qui le construit, fonde les éléments constitutifs qu'on cherche à identifier de

manière plus générale. Le processus par lequel s'élabore l'identité individuelle et communautaire, illustré à partir d'une production sociale autour de la marche, à dimension réduite, mérite d'être vérifié à dimension élargie. En affirmant que le territoire joue un rôle central dans l'élaboration identitaire, il est légitime de penser que la société guadeloupéenne, affaiblie par des siècles de colonisation, bouleversée par les changements statutaires, se livre à une véritable quête identitaire dont on peut se demander si elle fait émerger une identité virtuelle ou réelle. Le rapport de l'île à ses habitants est en train de changer, l'image subjective de la Guadeloupe, dans sa variété et dans ses lignes de force, prend des contours nouveaux. L'ambition est de mettre en avant une culture régionale, c'est-à-dire l'ensemble des traits distinctifs, spirituels, intellectuels et affectifs qui caractérisent la région. On assiste à un regain en terme de valorisation du patrimoine. Les actions se multiplient dans les arts et les lettres, dans la reconstitution des modes de vie traditionnels, pour la survivance et la transmission des coutumes (Pruneau, Dumont et Célimène, 2006). Des ponts se bâtissent entre les générations pour la sauvegarde des pratiques ou leur ré-interprétation. Mais, il convient de réfléchir sur la problématique en amont de la perception du milieu par les habitants, quand on sait que les différences de perception à l'intérieur d'une société sont révélatrices de ses fractures profondes. La colonisation a perturbé les rapports dans les formations culturelles où les liens à la terre fondent le droit sur le sol. Elle a mis à mal les dimensions physiques, affectives, culturelles et économiques, les rapports spatiaux, qui s'inscrivent dans une terre et ses limites. Elle a malmené durablement les relations ancrées dans l'espace. L'identité territoriale renvoyant aux pratiques concrètes d'un groupe socio-culturel dans l'espace, c'est donc la territorialité dans le sens subjectif, celle du vécu, du quotidien, qui importe ici. La marche, telle qu'elle se présente dans le paysage actuel, sous la forme de regroupements qui allient la recherche de « bien-être » et la découverte du milieu, pourrait être à l'origine de recompositions sociales et constituer l'enjeu d'un nouveau rapport territorial qu'il convient encore d'appréhender et de comprendre.

Bibliographie

- ACHOUR A., 1998 – La passion du jeu. In : BROMBERGER C., dir. - *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*. Paris : Bayard, p. 331-354.
- BALANDIER G., 1988 – *Le Désordre, éloge du mouvement*. Paris : Bayard.
- BENOIT A.-J., 1996 – *Sport colonial*. Paris : L'Harmattan.
- BONNEMAISON J. ; CAMBREZY L. et QUINTY-BOURGEOIS L., dir., 1999 – *Les territoires de l'identité. Le territoire, lien ou frontière ?* Paris, Montréal : L'Harmattan, tome 1.

- BOUVIER P., 2005 – *Le lien social*. Paris : Éd. Gallimard.
- BROMBERGER C., 1995 – *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris, M.S.H., 1995.
- BROMBERGER C., dir., 1998 – *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*. Paris : Bayard.
- CALLEDE J.-P., 1985 – La sociabilité sportive. *Ethnologie française*, Paris, n° 4, p. 327-342.
- CALLEDE J.-P., 1987 – *L'esprit sportif : essai sur le développement associatif de la culture sportive*. Bordeaux : P.U.B.
- DARBON S., 1995 – *Rugby, mode de vie. Ethnographie d'un club : Saint-Vincent de Tyrosse*. Paris : Choron Baix.
- DUMONT J., 2002 – *Sport et assimilation à la Guadeloupe. Les enjeux du corps performant de la colonie au département (1914-1965)*. Paris : L'Harmattan.
- GOFFMAN E., 1973 – *La Mise en scène de la vie quotidienne*. Paris : Éd. de Minuit.
- LACARRIERE J., 1997 – *Chemin faisant*. Paris : Le livre de poche.
- LANZMANN J., 1985 – *Fou de la marche*. Paris : Robert Laffont.
- MARIE M., 1986 – Penser son territoire : pour une épistémologie de l'espace local. In : AURIAC F. et BRUNET R., dir. – *Espaces, jeux et enjeux*. Paris : Fayard.
- LE BRETON D., 2000 – *Éloge de la marche*. Paris : Métailié.
- LE POGAM Y., 1994 – Sociologie générative et nouvel esprit du temps. In : GUTH S., dir. – *Une sociologie des identités est-elle possible ?*, Paris : L'Harmattan, p. 227-238.
- OLLIVIER B., 2000, 2001 et 2003 – *Longue marche*. Paris : Phébus, 3 tomes.
- PACCALET Y., 2000 – *Le bonheur en marchant*. Paris : J.-C. Lattès.
- PRUNEAU J., 2003 – *Les joutes Languedociennes. Ethnologie d'un « sport traditionnel »*. Paris : L'Harmattan.
- PRUNEAU J., DUMONT J. et CELIMENE N., s.d. – Voiles traditionnelles aux Antilles françaises : « sportivisation » et « patrimonialisation ». *Ethnologie française*, Paris, vol. XXXVI, n° 3, p. 519-530, 2006.
- RAUCH A., 1997 – *La marche, la vie*. Paris : Autrement, (Coll. Mutations, n° 171, mai 1997).
- RIVIERE C., 1995 – *Les rites profanes*. Paris : P.U.F.
- SAOUTER A., 1998 – *Être rugby. Jeux du masculin et du féminin*. Paris, M.S.H.
- SAUMADE F., 1994 – *Des sauvages en Occident. Les cultures tauromachiques en Camargue et en Andalousie*. Paris, M.S.H.
- SEGALEN M., 1994 – *Les enfants d'Achille et de Nike*. Paris : Métailié.
- SEGALEN M., 2000 – *Sociologie de la famille*. Paris : Armand Colin, (Coll. U, 5° éd.).
- SOLNIT R., 2002 – *L'art de marcher*. Arles : Actes Sud.
- SINGLY F. de, 1997 – *La famille, l'état des savoirs*. Paris : La Découverte.
- VAN GENNEP A., 1909 – *Les rites de passage*. Paris : Nourry.
- WACQUANT L., 2002 – *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille : Agone.

Résumé

Une analyse ethnographique minutieuse décrit la marche, activité « ordinaire ». Sa pratique « libre » en Guadeloupe en fait un objet de recherche inédit de la part du chercheur immergé au sein d'un groupe. Au-delà de l'explicite qui reflète l'idéologie hygiéniste actuelle, on assiste à une véritable construction sociale, génératrice d'appartenance et d'identité. La marche constitue un « territoire mobile » néanmoins source d'ancrage et vecteur de sociabilité. Tel un « réservoir de sens », cette pratique convoque à une réflexion anthropologique qui questionne les rapports entre territoire et lien social dans un cadre insulaire, inscrit dans l'aire géographique et culturelle caribéenne.

MOTS-CLÉS : Marche, territoire, identité, sociabilité, Guadeloupe.

Abstract

Walking in Guadeloupe : for the construction and the appropriation of a « mobile territory »

A meticulous ethnographical analysis describes walking as a « common » activity. Its « free » practice in Guadeloupe is an original research object for the researcher immersed in a group. Beyond the explicit, which reflects the hygienist current ideology, there is a real social construction, generative of membership and identity. Walking constitutes a « mobile territory » nevertheless source of anchoring and vector of sociability. As a « reservoir of sense », this practice proposes an anthropological reflection, which questions the relationships between territory and social link in an insular frame, inscribed in the Caribbean geographical and cultural area.

KEYWORDS : *Guadeloupe, walking, territory, identity, sociability.*